

la reconstruction de la cathédrale

*A mes amies et amis des Asturies
qui m'ont permis de retrouver la terre
sous mes pieds*

Ce voyage ne commença à avoir un sens qu'à la vue des restes entassés près de la Cathédrale ou, pour être plus précis, de ce qui subsistait de la Cathédrale, hier encore une mesure grandiose aux murs de cannes et au toit de tôle ondulée sur laquelle régnait Eladio Galán. Un jour perdu dans les brumes de la mémoire, le Colombien avait amarré son canot au quai d'El Idilio, était descendu à terre avec cette allure de plantigrade qui confirmait sa condition d'homme aux pieds plats et, brandissant les deux précieux objets qu'il transportait – un accordéon et une bonbonne de rhum – avait crié d'une voix de stentor : messieurs, les réjouissances sont arrivées ! Néanmoins cette magnifique affirmation n'avait pas tiré de leur torpeur les quelques villageois qui, à cette heure caniculaire, ne désiraient pas d'autre agitation que le doux balancement de leurs hamacs.

– Eh bien, mon vieux, nous y revoilà, murmura le docteur Rubicundo Loachamín, le dentiste qui, dans un passé trop proche et donc à l'abri de la corrosion de l'oubli, parcourait les hameaux de l'Amazonie qui croissaient et décroissaient sur les berges des fleuves Zamora, Yacuambi et Nangaritza pour calmer les cauchemars dentaires à grand renfort de sermons anarchistes et réparer les sourires grâce aux prothèses qu'il exhibait sur un petit tapis digne d'un cardinal.

Son interlocuteur, Antonio José Bolívar Proaño, un homme d'âge indéfinissable qui préférait qu'on l'appelle le Vieux pour ne pas avoir à entendre toute cette litanie d'éminents personnages, mit la main dans la poche de son pantalon avant de parler et en sortit un dentier enveloppé dans un mouchoir, le plaça dans sa bouche, fit claquer sa langue, cracha et regarda le panorama désolé qui s'étendait sous ses yeux :

Cette bande d'enfoirés a rasé le village. –

Tu t'attendais à autre chose de la part du gouvernement ? demanda le dentiste. –

Tu parles duquel ? Le péruvien ou l'équatorien ? –

Peu importe. C'est du pareil au même, de la merde chiée par le même cul, décréta le dentiste. –

Les deux hommes, liés par une amitié avare de paroles et vieille comme la mémoire, étaient arrivés jusqu'aux ruines d'El Idilio après une semaine de marche dans le silence menaçant de la forêt qui, plus de six mois après la fin des hostilités entre le Pérou et l'Équateur, n'avait pas retrouvé ses arômes originels et, bien au contraire, puait la mort.

Sept jours plus tôt, dans une clairière proche des gorges de Shumbi où les fugitifs d'El Idilio avaient trouvé refuge, le gros maire en sueur avait essayé de reconquérir son importance civique en prononçant un discours enflammé mais pas très bien compris.

– Citoyens, l'heure de rétablir la présence nationale en Amazonie a sonné. Que tous les hommes en âge de servir la patrie et prêts à se sacrifier fassent un pas en avant, avait dit le gros, agrippé au manche d'un parapluie laissant voir ses côtes argentées entre les lambeaux d'un tissu jadis noir.

Quelle patrie, Excellence ? avait demandé l'un des fugitifs. –

La nôtre, enfoiré. Laquelle veux-tu que ce soit ? avait répliqué le maire. –

– Le problème c'est que, maintenant, on ne sait plus si on est péruviens ou équatoriens et, de toute façon, je m'en contrefous. Si on revient, ou bien on se fait descendre par des gens portant l'uniforme de l'un des deux pays ou on est fusillés comme espions, avait ajouté un autre.

Le maire avait essuyé son visage ruisselant de sueur et brandi son parapluie en direction du groupe de Shuars qui contemplait la scène d'un air amusé.

Et vous, hommes de la forêt, vous êtes prêts à servir la patrie ? –

Les Shuars s'étaient entretenus avec le Vieux dans leur langue en crachant généreusement à la fin de chaque phrase.

– Ils disent que ce sont les blancs qui ont commencé la guerre et ils ne veulent pas y aller parce que le territoire est couvert de plantes de la mort, avait traduit le Vieux.

Le maire avait maudit leur manque de courage et d'amour pour la patrie, sué copieusement sous l'ardeur de son discours, mais les fugitifs ne l'avaient pas écouté. Toute leur attention était concentrée sur la douzaine de singes qui rôtaient lentement sur un côté de la clairière.

Le dentiste et le Vieux avaient longuement considéré la possibilité de revenir à El Idilio. Le Vieux savait que la saison humide n'était pas loin et que le conflit avait modifié le comportement des animaux. Les félins et les grands reptiles s'étaient empiffrés de chair humaine car les soldats blessés abandonnés à leur sort leur avaient appris que l'homme est la plus facile des proies aussi, quand ils n'auraient plus rien à se mettre sous la dent à cause des pluies, iraient-ils au plus près : eux, les hommes.

– Avec tout le respect que je vous dois, Excellence, et malgré vos conneries sur la patrie, je crois moi aussi que nous devrions revenir à El Idilio, avait dit le Vieux.

Eh bien, en voilà au moins un qui veut retrouver son foyer. Je n'en attendais pas moins de toi, Vieux, s'était écrié le gros. –

– Comprenez-nous bien. Il s'agit de trouver un lieu sûr. Le Vieux sait que les pluies ne vont pas tarder à nous tomber dessus et que les Shuars partiront avant les premières gouttes. Ils nous ont protégés et nourris pendant toute cette foutue période, mais ils partiront, avait précisé le dentiste.

Le gros avait commencé à faire les cent pas, agrippé nerveusement au manche de son parapluie. Les fugitifs le détestaient depuis toujours, il le savait, et cette animosité s'était accrue, nourrie par le mépris qui avait commencé à mijoter le matin funeste où les premiers obus de mortier étaient tombés sur El Idilio, détruisant le fauteuil de barbier du dentiste et la hutte de la mairie.

– Les drapeaux ! Il faut confectionner des drapeaux ! avait alors crié le maire aux gens qui, dans la pagaille, ne savaient pas de quel côté courir.

– De quels putains de drapeaux vous parlez ? lui avait demandé le docteur Loachamín en ramassant les prothèses dentaires éparpillées au milieu des gravats.

Celui du Pérou et celui de l'Équateur. On ne – sait pas quelle armée arrivera la première.

– Ne dites pas de conneries. Les seuls drapeaux valables sont ceux de la Texaco et de la Shell. Ils sont derrière cette sale guerre, avait balancé le dentiste avant de suivre le Vieux qui commençait à organiser le repli des villageois vers la forêt.

Presque six mois s'étaient écoulés depuis et ils étaient là, dans une clairière de la forêt, à attendre que les singes chassés par les Shuars aient fini de rôtir sur les braises.

– Je vais y aller le premier. Si je ne suis pas revenu dans deux semaines, suivez les Shuars et faites exactement ce qu'ils vous diront. Le territoire brésilien est à vingt jours de marche, ils réussiront peut-être à vous conduire dans un lieu sûr, dit le Vieux en quittant le groupe.

Les Shuars avaient aidé les fugitifs uniquement parce que le Vieux les accompagnait. Ils ne comprenaient pas ces hommes et ces quelques femmes arrivés en Amazonie pour vivre le cauchemar de la pauvreté et de la mort. C'est à peine s'ils réussissaient à pêcher un *raspabalsa*, le plus lent et le plus somnolent des poissons, ils ne savaient pas faire la différence entre les fruits sucrés du corossol et la pulpe trompeuse de la *tabernamontana* qui avait la même odeur, le même goût, mais qui, loin de parfumer les palais, précipitait les corps dans le torrent honteux de la colique, ils ignoraient que la chair du singe grognon était tendre et délicieuse et préféraient celle du *tzanza*, paresseux et facile à faire dégringoler des arbres, mais tout en nerfs et dur sous la dent. Ces blancs étaient de drôles de gens mais ils respectaient le Vieux parce qu'il était différent.

Il était comme eux bien qu'il ne soit pas des leurs. Une erreur commise des années plus tôt l'avait obligé à quitter le territoire des Shuars et les hommes de la forêt le suivaient pour rendre son exil moins difficile. De plus, ils appréciaient sa drôle d'habitude de lire des romans d'amour qu'il leur racontait ensuite, tout ému, pendant les longs après-midi de la saison sèche.

Le Vieux rejoignit les Shuars, cracha trois fois avec la solennité de qui se prépare à dire la vérité, s'accroupit à leurs côtés et, avec les mains, les yeux et la bouche, prit la parole dans l'une des quatre-vingt-dix langues de l'Amazonie.

Les fuyitifs rognèrent les os carbonisés des singes quand le Vieux revint dans la clairière. Rapidement, il leur annonça que les Shuars acceptaient d'attendre deux semaines avant de les conduire au fin fond de la forêt en traversant les territoires occupés par les Ashuars, les Aguarunas, les Machiguengas et les Kogapakoris. Si lui ne revenait pas dans les délais prévus, ils seraient emmenés dans la région des grandes lagunes où les cigognes jabirus font leur nid.

– Je vais avec toi, Vieux. J'ai ma petite idée sur toute cette pagaille, indiqua le dentiste en enfilant le sac à dos contenant son patrimoine : un jeu de pinces à extraction, seize prothèses dentaires rescapées du bombardement et un paquet de cigares à cape dure. Le Vieux emporta sur son épaule une sarbacane offerte par les Shuars et rangea dans sa besace un fagot de dards fins comme des cure-dents, laalebasse entourée de toile d'araignée et, dans une petite bourse en peau de boa, quelques grammes de curare mortel.

Ils marchèrent pendant cinq jours à travers une forêt qui ne laissait voir aucune trace du conflit, les oiseaux se taisaient sur leur passage, les singes les observaient avec une curiosité timide, les reptiles les évitaient avec des sifflements discrets et les insectes annonçaient leur présence grâce à la télégraphie monotone de leurs pattes et de leurs membranes. Ce n'est qu'au sixième jour que la forêt montra un visage inhabituel : elle n'avait d'autre vie que végétale et cela alerta les deux camarades.